

Lee Miller : Luxembourg 1944 – an appetizer

Benoît Majerus

En 2008, une exposition de photographies de la Ville de Paris provoque l'émotion.¹ Sous le titre *Les Parisiens sous l'occupation* y sont exposés des clichés qui montrent un Paris insouciant. La normalité des photos contraste avec les images qu'on associe normalement avec la guerre. Le sentiment « d'invraisemblance » est encore renforcé par le fait que les photos sont en couleurs quand la Seconde Guerre mondiale semble justement être une affaire de noir et blanc. Les documents en question avaient été pris par André Zucca, photographe français connu d'avant-guerre qui travaille pendant l'occupation pour *Signal*, le journal de propagande de l'armée allemande. Depuis lors, l'intérêt de raconter la guerre à travers la photographie a connu un certain renouveau éditorial, mais les problèmes inhérents à une telle approche se sont également retrouvés sur le devant de la discussion : fonction du photographe, autonomie artistique, contextualisation des images...

Ces questions sont également valables pour le travail que Lee Miller a exécuté au Luxembourg. Katharina Ahr retrace le parcours de la journaliste-artiste : elle nous livre une histoire de la photograph(i)e à Luxembourg à la fin de la guerre. Reste à savoir si on peut raconter le Luxembourg pendant la guerre à travers ces photos.²

Le regard de Lee Miller me semble particulièrement intéressant parce qu'il se situe à un moment intermédiaire de la guerre³ : l'instant de la « libération » est terminé. L'allégresse carnavalesque de ces quelques jours n'est plus visible. Mais les troupes américaines ne sont pas encore parties. On n'est pas déjà dans l'« entre-soi » luxembourgeois. Entre septembre et décembre 1944, le Luxembourg vit une période ambivalente. En mai 1940, la guerre n'avait fait que passer par le Luxembourg, sans causer beaucoup de destructions, à part dans le Sud du pays, partiellement évacué. Le régime d'occupation s'était installé rapidement. Dans un premier temps, un scénario similaire semble se répéter à l'automne 1944 avec l'avancée rapide des armées alliées. Mais celles-ci s'arrêtent à la frontière germano-luxembourgeoise. Lorsque Lee Miller entre au Grand-Duché, elle voit un pays où l'armée est omniprésente mais qui n'a pas encore connu les destructions de l'offensive des Ardennes, lesquelles commencent fin décembre 1944. Le Luxembourg devient pour quelques mois ce qu'on appelait pendant la Première Guerre mondiale l'« Étape ». Ni lieu de combat, ni territoire complètement libéré de la tutelle militaire, il s'agit d'un espace particulièrement intéressant où civils et soldats se rencontrent dans une

1. Jean Baronnet, *Les Parisiens sous l'occupation : photographies en couleurs d'André Zucca* (Paris : Gallimard, 2008).

2. Voir l'introduction dans Chantal Kesteloot, *Bruxelles sous l'Occupation, 1940-1944* (Bruxelles : Luc Pire, 2009).

3. La date exacte de son séjour à Luxembourg n'a pas pu être déterminée. Il s'agit probablement du mois d'octobre et/ou novembre 1944.

sorte de *no man's land*. Il s'agit d'une période qui n'a encore guère été racontée dans l'historiographie luxembourgeoise. Les clichés de Lee Miller ainsi que les commentaires qui les accompagnent lèvent partiellement le voile sur ces mois.

Ils racontent ainsi l'évacuation des villages le long de la frontière allemande qui constitue pendant quelques semaines le front. Pour des raisons de ravitaillement, les alliés décident en effet de ne pas continuer leur avancée. Or ces évacuations semblent aujourd'hui sorties de la mémoire collective, probablement effacées par l'offensive Rundstedt. Miller raconte également la rencontre entre deux mondes. Peu est finalement connu, à part les images stéréotypées de la libération, du croisement entre population luxembourgeoise et armée américaine. Les deux mondes sont étrangers l'un à l'autre et ne connaissent pas les codes qui régissent leurs mondes respectifs. Ainsi, pour Lee Miller, le lettrage gothique d'un café est perçu comme signe de l'occupation allemande ; or il reprend une inscription luxembourgeoise qui date plus que probablement de l'après-libération. Une autre photo qui témoigne des évacuations fait télescoper le monde luxembourgeois, paysan et défini par une certaine lenteur, et le monde de l'armée américaine, motorisée et dans ce cas également légèrement menaçante (photo p. 121).

Si les clichés de Lee Miller laissent donc apparaître une réalité encore peu connue de la Deuxième Guerre mondiale au Luxembourg, ses images sont parfois tellement euphémisantes qu'elles posent plus de questions qu'elles n'en résolvent. La photo du soldat américain accompagné d'une jeune femme dans un parc au Luxembourg (photo p. 167) effleure à peine l'histoire, peu écrite, des relations sentimentales entre soldats américains et femmes luxembourgeoises. Sans réduire cette rencontre à son aspect le plus douloureux à savoir les viols des soldats alliés en pays libérés⁴, il est évident que la présence d'un nombre important de soldats pose de nombreux problèmes que Lee Miller n'aborde pas. Les traces reflétant les divisions qui traversent la société luxembourgeoise ne sont pas visibles. La collaboration et l'épuration ne sont guère abordées en images. De même les tensions entre le gouvernement en exil et les mouvements de résistance ne sont pas thématiques : la population apparaît dans les photos comme majoritairement apolitique et silencieuse si ce n'est dans l'affichage d'un certain patriotisme.

À l'historien, Lee Miller donne donc envie de s'intéresser à une période peu connue, période pour laquelle la photographe américaine est un des témoins à interroger et à regarder.

4. Robert J. Lilly, *La face cachée des GI's : les viols commis par les soldats américains en France, en Angleterre et en Allemagne pendant la Seconde Guerre mondiale (1942-1945)* (Paris : Payot, 2003).